NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

76 N° 4 1954

L'idée de religion chrétienne

André MARC (s.j.)

p. 337 - 355

https://www.nrt.be/fr/articles/l-idee-de-religion-chretienne-2452

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'idée de religion chrétienne

(suite)

III. LE TESTAMENT DU REDEMPTEUR

Comment le Christ a-t-il donc réalisé cette œuvre que nous venons de décrire? La réponse à cette question demande de bien comprendre, en fonction des difficultés dans lesquelles nous sommes en vertu de notre condition, dans quelle situation Jésus se mettait par le fait de son Incarnation; et puisqu'à sa naissance répond sa mort sanglante sur le Calvaire, il faut saisir la logique des événements, qui mènent de l'une à l'autre. Si le péché se donne comme un effort pour anéantir Dieu, s'il trahit une intention déicide, qu'a été sa rencontre avec le Christ [19]?

Or, parfois la passion est représentée comme un supplice auquel Dieu le Père envoie son Fils unique afin de toucher la rançon des péchés des hommes, puis de pouvoir les pardonner. De là des esprits hostiles concluent à la cruauté de ce Dieu et ne peuvent s'expliquer comment il se réjouit de ce déicide-homicide et ne s'en irrite pas davantage. Aussi croyons-nous qu'une telle conception ne rend pas le meilleur du mystère parce qu'elle met l'accent sur la justice-vengeance, et laisse dans l'ombre l'amour, qui est pourtant le secret de Dieu et de ses œuvres. Quelques textes nous indiquent la route à prendre.

Lorsque, après la résurrection de Lazare, le Sanhédrin juif, effrayé de la puissance de Jésus sur les foules et des réactions éventuelles des Romains, se réunit pour délibérer, Caïphe dit en pleine séance : « Vous n'y entendez rien; vous ne réfléchissez pas qu'il est de votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple et que toute la nation ne périsse pas ». Sur quoi saint Jean remarque : « Il ne dit pas cela de lui-même; mais étant grand prêtre cette année-là, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation; — et non seulement pour

19. André Marc, *Dialectique de l'Agir*, pp. 355-371.

la nation, mais aussi pour réunir en un seul corps les enfants de Dieu, qui sont dispersés [20] ». De son côté l'*Epître aux Hébreux* [21], après avoir chanté les héros de la foi, se retourne vers nous, qui sommes environnés d'un si grand nombre de témoins, et dit : « Rejetons tout ce qui nous appesantit et le péché qui nous enveloppe, et courons avec persévérance dans la carrière qui nous est ouverte, les yeux fixés sur Jésus, l'auteur [22] et le consommateur de la foi, lui, qui, pour prix de la joie qui Lui était proposée, méprisant l'ignominie, a souffert la croix et s'est assis à la droite de Dieu. Considérez celui qui a supporté contre sa personne une si grande contradiction de la part des pécheurs, afin de ne pas vous laisser abattre par le découragement. Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang dans la lutte contre le péché ». Le mot grec que la Vulgate traduit par « auteur » est susceptible d'un double sens : celui qui dirige, le chef ; celui qui commence une série, son initiateur, l'auteur, le fondateur, le créateur, et c'est dans ce dernier sens que le mot est pris le plus souvent. Les deux sens ne se contredisent en rien, mais se complètent. Tout ce texte éclaire le précédent en dévoilant la portée de la mort et de la vie de Jésus pour notre mort, notre vie et notre foi. Tel est l'objet de notre réflexion.

Rappelons-nous que la destinée est une question de foi dans le surnaturel invisible malgré les prestiges du sensible, et que si la foi est pour nous le commencement du salut et la source de la sécurité, elle nous reste difficile, tandis que si l'attrait du sensible est une cause de ruine, il est cependant d'une grande facilité. Par son exemple, le Christ, qui partage notre sort, nous arme devant les difficultés et nous met en garde contre la facilité. Il fonde l'optimisme de la difficulté.

Les principaux dangers auxquels nous expose le sensible, sont la *superstition*, l'*idolâtrie*, la *magie*. Devant l'enchantement des sens, et pour le justifier, la tentation n'est-elle pas toute naturelle de le diviniser, afin de pouvoir s'y arrêter ? Nous divinisons les passions, pour faire des dieux avec leurs objets : telles ces mythologies païennes matérialistes. Elles sont le drame de l'homme dominé par sa chair et qui, ne parvenant pas à la réduire et ne se résignant pas à la mépriser, essaye finalement de se faire un titre de gloire du motif même de sa confusion. Pour rester moderne, ce paganisme a pris d'autres formes qui le travestissent à peine. Ou bien, comme l'humanité ne peut nier ces forces supérieures, par lesquelles elle se sent écrasée, elle voudra les asservir et les accaparer. Plutôt que de se soumettre à ce qui la dépasse, elle prétendra se le soumettre, emprisonner l'in-

20. Saint Jean, XI, 49-52.
21. XII, 1-5.
22. Joseph Bonsirven, S. J., *Saint Paul, Epître aux Hébreux*, pp. 494 sq.

fini dans le fini, en tirer son profit temporel immédiat, sans avoir besoin de se changer elle-même intérieurement. La superstition, la magie s'organisent. Au lieu de rester des moyens d'information, les signes humains, grisés de leur puissance, deviennent incantatoires et se muent en signes soi-disant efficaces de domination d'un monde surnaturel. Au cours des siècles, cet art magique a pu se développer et prendre une allure savante, le nom d'un culte en esprit et en vérité. L'histoire retrouve une superstition de la science et une « idolâtrie du métaphysicien », qui croit par ses seules forces « capter le divin », l'absorber lentement en lui. Cette idolâtrie de l'esprit raffine simplement celle du corps.

Ces périls n'ont rien d'imaginaire et notre nature est trop fragile pour qu'ils ne soient pas devenus réalité. Le succès de notre destinée, la réalisation de notre fin dernière, déjà aléatoires du point de vue théorique, sont pratiquement des plus compromis. Dans un monde absurde de péché, où l'esprit est obscurci, nous sommes en danger de mort spirituelle et nous devons nous sauver, ou plutôt être sauvés. Le Christ est ce Sauveur.

Il l'est déjà par le simple fait de son Incarnation. Puisque, en Lui, l'Homme est Dieu, l'Homme est adorable. Il est un cas, au moins, où il est permis et même obligatoire de céder à l'enchantement du sensible, car il rend le divin manifeste aux sens. Ici, de soi, il est essentiellement salutaire et nullement périlleux. En Jésus, Dieu nous attire à Lui par ces charmes qui risquaient de nous en écarter. La soumission de notre esprit au sensible est alors notre salut. Son adoration n'est plus idolâtrie et ce qui nous perdait nous sauve. Qui accueille le Christ et le reconnaît sous des apparences finies, étreint en Lui la totalité, l'infini du réel. Nous dirons bientôt comment Il nous sauve de la magie par les sacrements, ces signes matériels qu'Il a rendus efficaces de la grâce surnaturelle, à la condition que soient présentes les dispositions intérieures requises à leur réception. Nous voulons pour l'instant surtout montrer que Jésus nous sauve par son exemple.

Puisqu'Il est l'unité de l'homme et de Dieu, du sensible et du divin, du temporel et de l'éternité, l'option nécessaire pour tout homme se propose inévitablement à son sujet. Et Lui-même a dû l'envisager le premier. Or elle est une question d'idées, de conduite à rejeter ou à adopter. Par son humanité, le Christ est jeté dans un débat d'opinions qui s'appelle, en termes modernes, un conflit d'idéologies. Comment une telle discussion devrait-elle se poursuivre et comment se poursuit-elle en fait?

Lorsque les hommes diffèrent d'avis, la voie normale pour mettre un terme à leur désaccord est de confronter leurs raisons et de vérifier leurs principes. Ils ont tous en effet la raison pour guide et le

goût de la vérité pour stimulant, deux qualités qui constituent des points de contact et de ralliement, des moyens d'entente et de contrôle. Par ce procédé, ils rectifient leurs positions et modifient leurs manières de voir les unes par les autres. Grâce aux concessions et aux corrections mutuelles, ils finissent par s'accorder et par affermir entre eux la paix selon des méthodes essentiellement pacifiques.

Tel est l'idéal. Mais il suppose, pour devenir réalité, que les partenaires en présence se laissent tous mener par la raison, dont ils veulent uniquement le succès, sans qu'aucun d'eux prétende asservir, humilier les autres. Il faut que tous soient maîtres de leurs passions et de leurs convoitises. Ce qui est des plus rares. Et c'est pourquoi, souvent, les débats ne sont pas longtemps un examen calme des problèmes mais dégénèrent en pugilats et en violences. Pour faire céder l'adversaire, changer ses pensées ou ses décisions, l'homme n'agit plus sur son esprit par des arguments logiques mais cherche à l'atteindre dans son corps et lui porte des coups; il lui inflige des blessures. Il le frappe encore dans ses biens matériels et lui cause du tort. Pour l'influencer dans son âme, pénétrer dans cette citadelle intérieure, il l'attaque indirectement dans ce qui le touche de plus près. En s'exaspérant, la lutte devient une lutte à mort, qui supprime l'interlocuteur, s'il ne veut pas fléchir. Telle est, en fait, l'évolution des différends entre les individus comme entre les états, où le recours à la violence s'appelle guerre. Celui qui subit cette violence se défend à son tour en violentant son agresseur.

Pour être franc, avouons que, en se comportant ainsi, les hommes ne se conduisent guère en êtres raisonnables mais se rapprochent des animaux qui ne connaissent pas d'autres méthodes que de se battre pour trancher une dispute; des chiens se mordent et se déchirent pour un os à dévorer.

Voilà donc la situation dans laquelle Jésus se met par suite de son Incarnation. Entre le monde et Lui, l'opposition de la conduite et des idées est si nette que son but est précisément de transformer nos jugements de fond en comble. Elle est particulièrement forte du fait qu'elle porte sur des conceptions fondamentales, qui engagent toute la vie. Il ne s'agit plus de biens matériels délimités, comme c'est le cas entre états par exemple, mais d'une orientation de la destinée en des sens diamétralement contraires. L'antagonisme est total, parce que deux idéologies totalitaires engagent toute l'humanité. Le sens de l'existence est-il entièrement ici-bas, ou, finalement, dans l'au-delà? Tout est-il pour nous dans la possession de la richesse terrestre et de la puissance matérielle? Ou bien devons-nous, sur ce point, refréner nos convoitises, au besoin y renoncer, afin d'assurer l'avènement, la primauté du spirituel et du surnaturel? L'homme est-il son propre maître ou doit-il reconnaître une autorité supérieure en Dieu?

Etant donné cette prise de position, la marche du conflit se prévoit dans sa logique, ainsi que l'attitude que les partenaires y garderont. Un problème crucial se pose ici; il préoccupait très légitimement Brunschvicg au spectacle des violences dont est trop souvent l'occasion la question religieuse : le Dieu des guerres de religion est-il le Dieu de la religion? Ou, inversement, le Dieu de la véritable religion peut-il être le Dieu des guerres de religion? La réponse du Christ est sans ambages; Il s'y tient avec une fidélité, qui ne se dément pas une seconde.

Entre les deux adversaires, le débat s'ouvre, dans toutes les circonstances quotidiennes, par une discussion d'idées. Ce n'est pas notre intention de l'analyser. Jésus y triomphe avec une sûreté de soi, une précision et une concision dans l'argumentation, une maîtrise de soi, qui laisse sans réplique ses opposants. Leur dépit les fait venir aux voies de fait, aux moyens de violence. C'est qu'ils n'en ont plus d'autres. Puisque, dans leurs raisonnements bourrés de pièges, ils ont toujours le dessous, c'est que la vérité n'est jamais avec eux, mais du côté du Christ. C'est donc que si l'un des partis doit changer d'avis et se ranger à celui de l'autre, ce n'est pas le Christ mais eux! Seulement, les conséquences de ce revirement, la conversion dans les mœurs qu'il entraînerait, sont inacceptables pour eux. Puisqu'ils ne peuvent plus, par la logique, modifier les jugements de Jésus, agir ainsi directement sur son intelligence, il leur reste de l'influencer indirectement par l'intermédiaire des biens extérieurs, auxquels il est censé tenir.

D'ailleurs, il est assez normal que la querelle s'infléchisse dans cette direction. La vérité n'est pas l'affaire de la seule intelligence, quand elle engage le destin. Puisqu'elle exige la fidélité de la volonté, elle n'est définitivement assurée que par cette fidélité, qui pratique, observe ce qui est commandé. Cet ultime témoignage est la preuve décisive. Cette preuve est donc la personne morale par toute sa conduite et non seulement dans ses discours. Ce qu'elle fait d'accord avec ce qu'elle dit le vérifie et vous fait l'admettre, tandis que ce qu'elle accomplit en désaccord avec sa parole, la falsifie et la montre inadmissible. En conséquence, puisque Jésus affirme que les biens de ce monde ne sont pas tout mais que le principal est ailleurs, et qu'il prétend l'établir par des preuves, les Juifs, qui, par leurs démonstrations, ne peuvent le faire revenir sur cette thèse, tenteront d'y parvenir en le prenant au mot, pour voir si, dans la pratique, Il se conduit comme Il parle. Ils le priveront donc des biens matériels les uns après les autres; ils emploieront contre lui la violence et la contrainte par corps. Par ailleurs, comme ils estiment que leur puissance vient de toutes ces forces matérielles et qu'ils n'en reconnaissent guère d'autres, pour ce motif encore ils seront acculés à y recourir. En face de cette tactique, quelle sera celle de Jésus?

Elle est fixée par la logique de ses principes et de ses intentions

à notre égard. De ses principes d'abord. Devant une option aussi décisive, qui met en question tout le sens de son message et de sa mission dans ce monde, Il n'hésite pas. Pour donner la preuve de l'inanité des moyens utilisés contre Lui par ses ennemis, Il les laisse déployer toute leur rage, sans recourir contre eux à des procédés pareils. Son attitude au désert, lors de la tentation, signifiait qu'Il ne s'abaissait point à recourir à sa puissance surnaturelle, pour soulager son corps en le nourrissant sans effort, ou pour flatter, dans ses compatriotes, des ambitions terrestres. De même, dans sa Passion, Il ne fait pas appel à son pouvoir divin, pour défendre sa vie corporelle. Puisqu'elle n'est rien en comparaison de la vie de la grâce, le moment où jamais de les jauger à leur exacte valeur et de maintenir leur hiérarchie est bien celui où elles sont mises en balance devant Lui pour un choix définitif. Il devra consentir au grand sacrifice qui Lui sera demandé par l'exaspération de la querelle. Tour à tour, les Juifs l'atteindront dans sa liberté, ils L'arrêteront; dans son honneur, ils Le traîneront devant les tribunaux; dans sa popularité, ils ameuteront la foule contre Lui; dans ses amis qui L'abandonneront; ils tortureront son corps par la faim, la fatigue, la flagellation, des coups de toute sorte. Et, quand toutes les armes se seront avérées inefficaces, il ne restera plus qu'à Lui arracher le dernier de tous les biens, celui sans lequel ne comptent ni la richesse, ni la liberté, ni l'honneur, ni la renommée, ni l'amitié. Ils Lui prendront la vie et Le condamneront à mort. A cette attaque, le Christ ne répondra point par la brutalité. Il ne mobilisera pas de troupes pour sa protection. Si l'un de ses apôtres tire l'épée et coupe l'oreille d'un ennemi, Il le lui reprochera et guérira le blessé. Puis, Il se laissera ligoter. Pour ressaisir la faveur de la foule versatile, Il n'accomplit pas de miracles. Il reçoit les coups sans les rendre; devant les tribunaux, sa défense est réduite au strict nécessaire et, quand Il voit que ses juges se refusent à la justice comme à la vérité, Il se tait. Il est matériellement désarmé, si faible qu'Il tombe sous le poids de sa croix. Lui, qui a guéri toutes les maladies, apaisé les tempêtes, multiplié les pains et les poissons, afin de nourrir ses auditeurs, ressuscité des morts, Il apparaît impuissant, volontairement, pour être fidèle à ses principes pour Lui-même et pour nous.

Si nous considérons, en effet, ses intentions à notre égard, comment agirait-Il autrement? Il est venu nous convaincre et faire du bien aux âmes, afin de gagner notre amour et de se concilier ses adversaires. S'Il leur rend coup pour coup, blessures pour blessures, Il leur fait du mal dans leurs corps et dans leurs âmes, car Il se montre en tout pareil à eux. Il les irrite contre Lui et les dresse contre ses idées en les ancrant dans les leurs. Supposons que pour éviter Lui-même la mort, Il la leur inflige. Il les supprime de son chemin, mais, au lieu de les ramener à Lui, Il les ensevelit dans leur

erreur et dans leur faute. Le seul moyen de conquérir leurs cœurs et de les rallier à sa doctrine est de ne pas rendre le mal, mais le bien pour le mal, et de supporter toutes leurs violences. Rien n'est alors plus fort et plus parlant que son silence. Rien n'est plus convainquant ni plus bienfaisant. Sa puissance sur les âmes est dans sa douceur et dans sa patience. Il est d'autant plus désarmant devant ses adversaires, qu'Il est plus désarmé. Avec une logique rigoureuse, sa conduite est parfaitement conforme à son enseignement. Il est absolument fidèle à Lui-même.

Comprenons comment Jésus sauve ceux qui le massacrent et leur rend le bien pour le mal. Si les relations entre les hommes et Dieu se nouent par l'échange de leur parole, elles s'appellent naturellement une alliance, mais elles portent aussi le nom de *testament*. Pourquoi cette parole d'alliance est-elle une parole de testament? Quels sont en cela l'amour et la sagesse de Dieu?

En condamnant à mort Jésus, puisqu'ils ne pouvaient Lui faire renier sa mission, les Juifs, qui renonçaient à Le persuader, espéraient au moins Lui imposer silence à jamais et mettre un terme à sa prédication en Le faisant disparaître. Ils pensaient écarter définitivement devant eux cet obstacle. Mais, là encore, le Christ voue à l'échec leurs desseins en se servant de la mort pour proclamer son message que, dans l'intention de ses ennemis, elle devait anéantir. S'il est certain que la mort pose un point final à tous nos discours, il est également sûr que nous y voyons un moyen de les consacrer et de les rendre irrévocables. Tant que nous sommes vivants, nous pouvons reprendre nos paroles, corriger nos textes. Mais, si nous utilisons la mort pour les déclarer nos *dernières* paroles et nos *dernières* volontés, elles deviennent valables par le fait de cette mort. Telle est la signification du testament. « Car là où il y a un testament, il est nécessaire que la mort du testateur intervienne, parce qu'un testament n'a son effet qu'en cas de mort, étant sans force lorsque le testateur est en vie [23]. » Mort et testament sont juridiquement liés, de telle sorte que, sans la mort, le testament ne peut être validement exécuté puisqu'il est sujet à rescision. Avec la mort du testateur, au contraire, il commence à valoir parce qu'il ne peut être annulé. Entre l'alliance et le testament, il y a cette différence que la première est bilatérale, tandis que le second est une disposition prise par une personne, de sa propre initiative, en faveur d'autres. Or le Christ, devant la mort, est bien quelqu'un qui prend des dispositions testamentaires irrévocables. Le discours après la Cène en est un exemple. Si nous nous référons aux interrogations et aux réponses de son procès, l'enjeu de tout est l'affirmation ou la négation de sa divinité, de sa mission céleste. Il meurt parce qu'Il se dit Dieu et

23. *Epître aux Hébreux*, IX, 16-17.

l'envoyé de son Père : en face de la vérité, voilà sa dernière parole, voilà sa dernière volonté ; la mort les scelle donc, au lieu de les anéantir, puisqu'elle les montre comme irrévocables, même à nos yeux. Sur les promesses, qui nous sont transmises par Lui, jamais Il ne sera possible de revenir. « Et c'est pour cela qu'Il est médiateur d'une nouvelle alliance, afin que sa mort ayant eu lieu pour le pardon des transgressions commises sous la première alliance, ceux qui ont été appelés reçoivent l'héritage qui leur a été promis [24]. » Il se sert de ce qui devrait détruire pour mieux construire. Voilà le mystère !

En effet, s'il est un acte susceptible d'écarter à jamais Dieu de nous, n'est-ce pas la mise à mort, l'assassinat de ce Fils qu'Il nous envoyait pour nous attester son amour ? Puisque l'homme ne voulait pas de Dieu, la plus sûre manière de Le rejeter une fois pour toutes, n'était-elle pas de tuer l'Homme-Dieu ? Il n'y avait pas de faute plus grave possible et dans des circonstances plus avilissantes pour leurs auteurs. Dans cette lutte, ils étalent leur ambition, leur mensonge, leur hypocrisie, mais nullement leur vertu. Eux-mêmes et leurs soldats n'ont rien du soldat, ni du combattant ! Dès là que l'attitude adoptée par le Christ ne les expose à aucun danger, elle les place dans l'impossibilité de montrer du courage et dans la nécessité de paraître lâches s'ils s'en prennent à un être sans défense. Loin d'être des soldats, ils ne sont que des bourreaux et des assassins, qui se parent des procédures légales. Ils ne sont que des êtres méprisables en tout point. Quel regard de pitié Dieu pourrait-Il avoir pour eux ? Ne doivent-ils pas plutôt exciter sa colère ? La scène du Calvaire n'a-t-elle pas tout ce qu'il faut, pour qu'Il en détourne les yeux comme d'un spectacle d'horreur ou qu'Il ne les y fixe que dans le dessein d'en tirer de terribles vengeances ? Il semble donc bien ainsi que l'alliance proposée par Dieu s'avère irréalisable et qu'au lieu de devenir amis, Dieu et l'homme sont irréductiblement ennemis. Le royaume de Dieu ne peut plus s'établir.

Le Christ Lui-même, devant le refus des Juifs à son égard, ne va-t-il pas renverser sa conduite et retirer à jamais ses offres ?

Sans doute ! Les choses vont bien dans ce sens à les envisager humainement et, dans leur malice, les visées du péché portent loin. Mais les perspectives se redressent entièrement en considérant tout du côté de Jésus. Qu'il soit rejeté par ses compatriotes, cela n'entraîne chez Lui aucune attitude de rupture ou le moindre repli. Son geste d'offrande n'est pas retiré mais maintenu ; son désir d'être accueilli n'est pas diminué ! Rien que de logique en cela ! Car c'est, pour Lui, le seul moyen de vaincre la résistance des Juifs et de les amener à une attitude d'accueil libre, qui est dans ses intentions. S'Il se retirait en se voyant repoussé, les hommes n'auraient plus la possibilité

24. *Epître aux Hébreux*, IX, 15.

d'ouvrir leur porte à Celui qui cesserait d'y frapper pour entrer. Le don de son amour aurait des bornes et serait vaincu par le mal. Sa mission finirait dans l'échec définitif.

Mais non, Jésus demeure toujours Lui-même et sa fidélité à sa vocation, dans des circonstances aussi tragiques, Lui est une occasion de proclamer, par le sacrifice entier de tout le créé, l'infinie majesté de Dieu, la gravité du péché, le prix auquel il doit être repoussé. De la sorte, ce qui est chez ses adversaires le pire des crimes est chez Lui, en tant qu'Il est homme et créature, l'hommage le plus parfait et le plus complet qui puisse être rendu à Dieu. En face d'un acte d'irréligion caractérisé, voici un acte de religion encore plus marqué, si bien que, dans ce monde de péché, au sein de cette multitude de coupables, Dieu discerne enfin quelqu'un, qui Lui restitue sa vraie place, reconnaît son absolue dignité, proclame que tout n'est rien en comparaison de Lui. Il se sent enfin aimé par un homme, qui est des nôtres. Il se voit aimé par-dessus tout; Il en reçoit un témoignage de reconnaissance égal à ses bienfaits. La justice est d'autant plus satisfaite que l'amour lui-même est plus content. Par le désordre envahissant, l'ordre est rétabli grâce à Jésus. D'ennemis de son Père, Il nous transforme à ses yeux en amis, en enfants, si bien que le rétablissement de son royaume est assuré par cela qui devait le compromettre. Merveilles de sagesse et de force, qu'un tel crime soit l'occasion d'une sainteté si haute et d'un culte si parfait! De lui peut être répétée la parole liturgique à propos de la première faute de l'homme : Heureuse faute, qui permet une telle réparation! La colère divine, à peine excitée, est sûrement apaisée.

Quelle devait être, en effet, l'attitude du Christ devant la mort? S'Il s'était révélé Homme et Dieu, parce que sa naissance pareille à toute autre en était aussi différente, ne fallait-il pas que cela fut de nouveau confirmé par sa mort? Réfléchissons à ce que pouvait être celle-ci. Il ne devait pas plus que nous rester indéfiniment en ce monde, Lui surtout, qui répétait que le royaume de son Père n'en était pas. De même qu'Il y était venu d'ailleurs, il fallait qu'Il en partît. Mais comment? Par la mort, afin d'être en tout semblable à nous. Ne devait-Il pas avoir sa part de toutes nos épreuves et de tous nos risques, surtout du plus terrible, afin de nous en manifester le sens et de nous y donner du courage? Dans ce cas quelle pouvait donc être la mort de l'Homme-Dieu? Sûrement pas une mort par maladie, par vieillesse ou par accident, ni davantage, après ce que nous venons de dire, la mort d'un guerrier, qui vend sa vie les armes à la main. Il reste qu'Il meure en pleine vigueur physique et morale, à la force de l'âge, en se dévouant comme un héros au service de l'humanité et de Dieu, comme un martyr et un témoin pour le bien et le vrai sous les assauts du mal. Alors Il court vraiment, jusqu'au bout, tous nos risques; Il supporte toutes nos épreuves les plus redoutables et s'élève au sublime.

Nous recourons très pertinemment ici à cette notion, par laquelle la *Dialectique de l'Affirmation* concluait l'étude des transcendantaux, le vrai, le bien, le beau, et nous livrait la clef de notre destin. Tandis que le beau, défini par l'harmonie du sensible et de l'idée, apparaît dans la nature matérielle aussi bien que dans la nature spirituelle humaine, le sublime, qui se définit par le contraste de l'esprit et des sens, se manifeste en notre esprit en face de ce monde, en tant que nous avons conscience d'être supérieurs à cette nature, qui est hors de nous comme en nous. Il ne brille de tout son éclat qu'avec les maximes qui assurent au spirituel et aux idées de la raison la suprématie sur le reste de façon qu'il n'ait rien à perdre, mais tout à gagner des impuissances de l'imagination et des sacrifices de la sensibilité. Si le beau nous prépare à aimer avec désintéressement, le sublime renforce cette tendance, car il dispose à aimer l'idéal contre l'intérêt des sens. Aussi, tout en apparaissant déjà dans le domaine intellectuel de la connaissance, il resplendit surtout dans le domaine moral dont il est plus caractéristique que le beau. Cette ouverture sur le sublime, qui soulève au-dessus du fini vers l'idéal infini et divin, donne à notre existence sa physionomie propre. Alors que le beau apporte avec soi la joie, car il calme par son harmonie, le sublime émeut et secoue, parce qu'il veut le combat dans la fatigue et la joie austère. Il est une vie et une agonie, une mort et une résurrection; il attire et repousse, apaise et tourmente, car il est l'échec et le sacrifice d'un ordre inférieur, sensible, passager, pour le triomphe et l'avènement d'un ordre spirituel, divin, supérieur, éternel.

A vrai dire, autant, livrés à nous-mêmes, nous ne voyons pas bien ce qu'est cet ordre supérieur, autant, avec le Christ, nous sommes satisfaits et comprenons l'instauration d'un ordre divin, surhumain, au sein de l'humain. Sa Passion est une étape capitale pour la réussite de cette transfiguration. Aussi retrouvons-nous en elle tous les contrastes du sublime : l'effroi de l'agonie et le calme le plus absolu au cours du drame, la possession parfaite de soi au sein de la plus furieuse tempête; Jésus est attiré aussi bien que repoussé par cette tragédie; Il la désire et la craint; Il y voit la mort et la vie, le sacrifice le plus total pour le bénéfice le plus total aussi. S'Il est matériellement désarmé, la citadelle intérieure, en Lui, est inexpugnable; parmi tant de motifs apparents de désarroi, Il est sûr de Lui, de son destin, certain de l'avenir et de la vérité. Au sein de cette déroute de tout l'humain, Il ne s'en va pas à la dérive; Il est ferme comme le roc; dans ce risque extrême, Il garde une tranquille assurance, toute sa lucidité d'esprit comme toute sa douceur de caractère. Il est si peu entraîné par les événements qu'Il ne s'emporte pas. Toujours son armature spirituelle tient bon. Cette puissance intérieure, cette dignité, cette majesté dans cette faiblesse matérielle extrême et voulue situent le Christ en plein sublime. Et, pour preuve que rien ne Lui arrive

qu'Il ne l'ait prévu et fixé, Il surprendra par la rapidité de sa mort, afin de manifester qu'Il en a déterminé l'heure et qu'Il rend le dernier soupir à son gré, et non pas parce que la vie est épuisée. Plus que jamais Il est le Dieu caché, mais caché pour se révéler aux yeux avertis. Dans ses *Exercices,* saint Ignace de Loyola invite son retraitant à considérer comment, dans la Passion, la divinité se cache; il pourrait ajouter comment elle se révèle en se cachant. Elle se cache dans ce renoncement à tout l'humain, à toute puissance temporelle; mais elle éclate par cette grandeur spirituelle, cette force d'âme et cet esprit intérieur d'amour. L'humanité qui la voile, la dévoile en se sacrifiant. Ce qui est proprement le sublime. Dans une phrase immortelle saint Paul livre le secret [25] : « Le Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les Gentils, est puissance de Dieu et sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés, soit Juifs, soit Grecs. Car la folie de Dieu est plus sage que la sagesse des hommes, et la faiblesse de Dieu est plus forte que la force des hommes ». Cet échec au plan terrestre est victoire sur le plan divin.

Certains événements contemporains illustrent cette doctrine. La dernière guerre nous a montré deux manières de mourir pour son idéal et pour sa patrie. En soldat, les armes à la main, sur le champ de bataille; en pur témoin, désarmé, dans un camp de concentration ou d'extermination. Il ne reste en ce dernier cas d'autre moyen de résister que les ressources tirées de l'intérieur même de la personne, sans aucun appui extérieur. La seule défense possible n'est plus l'attaque de l'ennemi, pour le mettre hors d'état de nuire; elle est dans la solidité de la volonté, qui ne capitule pas mais se dévoue pour un idéal qu'elle ne peut renier. Du soldat ou du pur témoin-martyr dirons-nous que le second fait preuve d'une moindre force d'âme? Le cas de Jésus est pareil au dernier avec cette différence que les prisonniers des camps avaient été dépouillés de leurs armes par violence et n'avaient point par ailleurs de puissance matérielle, tandis que le Christ pouvait à son gré disposer de celle-ci, mais s'y est refusé librement. Sa grandeur morale en est accrue.

Il est donc normal que, au pied de sa croix, des yeux se soient ouverts. Ainsi, le bon larron discerne Dieu dans le supplicié et Lui demande l'entrée dans son royaume. L'officier romain qui commande s'écrie : « Vraiment cet homme était le Fils de Dieu »! Toute la multitude, qui s'était assemblée pour le spectacle, considérant ce qui était arrivé, s'en retournait en se frappant la poitrine. Le Christ, qui était méconnu vivant, est reconnu, mort, pour ce qu'Il est. Il se gagne ses adversaires et s'en fait des partisans, de sorte que sa mort est un commencement, au lieu d'être une fin.

Ce qui l'a suivie justifie ce revirement. Quelle que fût la splendeur

25. Saint Paul, *Ire Epître aux Corinthiens,* I, 23-25.

de cette mort au point de vue moral, et si nécessaire qu'elle ait été, elle ne pouvait suffire, car elle était incapable de prouver toutes les affirmations du Christ et de montrer qu'Il était Dieu. Tant qu'elle ne se continuait point par la résurrection, elle manifestait en Lui, devant elle, une faiblesse semblable à la nôtre et ne Le découvrait pas entièrement différent de nous. De même qu'en naissant d'une mère, qui demeurait vierge, sans devoir à un homme sa fécondité, Jésus trahissait un pouvoir divin; de même, en mourant comme nous mais en ressuscitant ensuite, Il confirmait le même enseignement. S'Il était homme, Il n'était pas que cela, mais surtout Dieu. Il établissait péremptoirement qu'Il était la vie éternelle, puisqu'Il surmontait la mort. La conséquence était qu'en le prétendant, Il parlait comme étant la Vérité, donc aussi la Voie. Il nous donnait d'entrevoir ce qu'est cette survie, c'est-à-dire cette vie supérieure, surnaturelle, à laquelle doit mener l'existence ici-bas. Il fondait notre espérance et notre foi en nous convainquant, par son exemple, que le sacrifice, même le plus radical, paye, puisque son corps meurtri, détruit, était ranimé par une vie impérissable et soustrait aux coups de ses adversaires. Il proclamait, par le fait, l'inanité de leurs méthodes, le néant final de leurs ressources et leurs erreurs de jugement. Il garantissait enfin l'avènement mystérieux de cet ordre sublime et transcendant, pour lequel Il a renoncé à tout l'humain. A cette lumière, notre mort à son tour revêt tout son sens et transforme cet échec en réussite. La Résurrection légitime de façon décisive notre foi qui, sans elle, est vaine. Avec elle, le Christ est pleinement le consommateur de notre foi, parce qu'Il l'affermit, par son exemple, sur une certitude inébranlable. Pionnier de cette foi, Il en montre, Il en fraye la route; Il en révèle l'issue. C'est parce que les joies d'une telle réussite lui étaient proposées, qu'Il a méprisé l'ignominie et supporté la croix, afin de prendre place à la droite de Dieu. La Résurrection le glorifie en ce que, en Lui, le Fils de l'Homme y apparaît vraiment le Fils de Dieu, tandis que, à Noël, le Fils de Dieu s'était simplement montré le Fils de l'Homme dans l'humilité de notre condition. Il a maintenant toute la splendeur de la divinité.

Nous pouvons désormais répondre à la question de Brunschvicg : le Dieu de la religion est-il le Dieu des guerres de religion? Le Christ est bien le Dieu de la religion de l'esprit. Mais s'Il est réellement le Dieu vainqueur, Il n'est pas un Dieu guerrier. Ce n'est pas le Dieu de la guerre au sens meurtrier du mot. Pour ce motif, sa religion est bien la religion en esprit. Aucune autant que la sienne ne nous affranchit de tout matérialisme, quel qu'il soit, pour nous conduire au spiritualisme authentique. Ce n'est pas un Dieu de mort mais de vie. Il ne nous demande de guerre que contre nous-mêmes et nos passions, sûr que, si elle est poussée à bien, les guerres des hommes les uns contre les autres disparaîtront toutes seules. Il ne nous enseigne pas

de techniques pour organiser politiquement, économiquement notre univers terrestre, car ses vues dépassent la « matérialité ». Connaissant l'esprit de l'homme et sachant ce qui est en lui, Il a donné ces principes spirituels de l'observation desquels suit logiquement une organisation sociale viable pour tous, car les maux de l'humanité ont des sources morales. Dans son livre *Mon Combat,* Hitler oppose au Christ martyr le Christ lutteur [26], qui s'arme du fouet pour chasser du temple la tourbe des usuriers, la race des vipères. Comme chrétien, il salue en Lui tout d'abord le lutteur, qui atteint la plus haute grandeur. — Pourtant, dans ce mouvement de colère très réfléchi, le Christ n'a rien de meurtrier; Il n'enlève la vie à personne. Quant au reste de son existence, Il a choisi d'être martyr; Il a témoigné. C'est donc là son testament et c'est un testament rédempteur vraiment capable de nous délivrer du mal.

Un dernier trait achève d'en dévoiler le secret. Pourquoi Jésus est-il allé jusqu'à cette extrémité? S'il est dit couramment que le moindre de ses actes, ayant une valeur infinie, rendait sur terre à Dieu un hommage digne de lui et susceptible d'attirer sur nous sa bienveillance et de compenser tous nos torts, ces actes ordinaires ne suffisaient-ils point, sans qu'apparaisse la nécessité de pousser plus loin? Evidemment!

La question sera sans réponse bien péremptoire si nous nous tenons au point de vue de la justice. Mais il n'est pas le plus fondamental. De même que la création du monde et de l'homme par Dieu est un acte libre et gratuit qui n'a d'autre raison que l'amour que Dieu nous porte, de même encore l'adoption que ce Dieu fait de nous pour ses enfants est un nouvel acte gratuit et libre qui ajoute la faveur à la faveur et l'amour à l'amour. Or le Christ est le moyen de cette adoption en tant qu'Il est Homme et Dieu. Donc l'amour sera la clef de sa conduite et de son attitude. En tant que Dieu, Il s'inspirera de l'amour de Dieu pour nous; en tant qu'Homme, Il s'inspirera de l'amour que nous devons rendre à Dieu; Il en sera le modèle idéal, et, dans les deux cas, l'aboutissement sera le même.

Par contraste avec la justice qui mesure et calcule, l'amour a pour caractéristique de ne pas tenir de comptes mais de tout donner sans rien se réserver. Comme Dieu se donne tout entier à nous, sans rien garder pour Lui, le Christ à son exemple s'abandonne tout entier et se fait complètement nôtre. Il paie de sa personne et se lance à travers tous nos dangers. Puisque son don veut être total, Il est conséquent avec son amour, en allant jusqu'au bout du sacrifice et du péril. Aussi, vit-il dangereusement et non bourgeoisement!

Prenons l'autre perspective et comprenons ce qu'Il doit rendre à

26. Cité par Robert d'Harcourt, *l'Evangile de la Force,* p. 84.

Dieu comme homme; nous concluons qu'Il rendra tout comme Dieu donne tout, quel que soit le prix de l'hommage. Il sera donc aussi libéral comme homme envers Dieu que Dieu l'est envers nous. La générosité dictera seule sa conduite. En face de Dieu, non seulement libéral mais magnifique, le Christ rivalisera de magnificence, et, dans les difficultés, sa force d'âme sera magnanimité. Tout est ainsi grâce et gratuité dans ses actes parce que tout est amour. Son destin sublime ne peut être que magnifique et magnanime.

L'amour est toujours le dernier mot de tout soit de la création, soit de la grâce et de l'ordre surnaturel. « Dieu a tellement aimé le monde qu'Il lui a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle ». Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais « c'est Lui qui nous a aimés le premier ». Cette conclusion est capitale. A notre époque, où tant de penseurs jugent absurde notre existence, le seul moyen de la dire intelligible est d'y reconnaître l'œuvre d'un amour. J. P. Sartre lui-même l'avoue : être aimés cela vous justifie d'exister; cela vous assure de votre valeur; cela vous donne un sens, au moins vis-à-vis de celui qui vous aime. Et quand celui qui vous aime est Dieu, votre valeur, étant fondée par Lui, se revêt de son absolu; plus rien n'est absurde, quelles que soient par ailleurs les difficultés. Aux yeux de Dieu nous ne sommes pas de trop. Le chrétien reprend à son compte Platon : le péril est beau quand l'espérance est grande et belle la récompense.

IV. RELIGION DE LA TERRE ET RELIGION DU CIEL

Consacré par la mort que suit la Résurrection, le testament du Christ, qui est le lien de l'homme et de Dieu, a ceci d'unique qu'il est irrévocable, mais ne rend pas muet son auteur, qui retrouve la parole avec la vie. « De là vient aussi que Jésus peut sauver complètement ceux qui, par Lui, accèdent à Dieu, puisqu'Il est toujours vivant afin d'intercéder en leur faveur [27]. » Il unit, en sa parole, ce qui est séparé chez les autres : l'irrévocabilité de la mort à l'éloquence et à l'ardeur persuasive de la vie. De plus, ce qu'Il noue ici-bas, Il le noue encore dans le ciel, lorsque, à son Ascension, Il entre, comme homme, dans le sein de son Père, où Il est, comme Dieu, domicilié pour l'éternité. Ainsi que la Résurrection, cet acte prend une signification des plus importantes, parce que, en accueillant le Christ en son sein, Dieu manifeste qu'Il a pour agréable et qu'Il accepte l'hommage qui lui a été rendu sur terre. La religion commencée ici-bas s'achève en Dieu même. Là est, en effet, et non ailleurs, le véritable sanctuaire où Dieu reçoit l'hommage éternel du Christ-Homme.

Pour nous, cependant, une chose est essentielle. Bien que Jésus

27. *Epître aux Hébreux*, VII, 25.

rende hommage à Dieu pour toute l'humanité, cette humanité tout entière n'en doit pas moins s'unir à Lui et ratifier son acte. Comment le fera-t-elle puisqu'elle vit par tous les lieux de l'univers et à toutes les époques, tandis que le Christ n'est apparu qu'à une date précise et dans un endroit déterminé. Devra-t-elle se contenter de revivre cet acte par la pensée, l'imagination et le cœur, en reconstituant, en reproduisant ses circonstances, comme on reconstitue les scènes historiques du passé pour se les donner en spectacle? Ou bien Jésus Lui-même, en tant qu'auteur de la religion véritable, a-t-Il fixé les modalités de notre culte en rapport avec le sien?

Cette dernière possibilité s'est réalisée par l'établissement d'un système sacramentaire centré sur un sacrement principal autour duquel gravite le culte : l'Eucharistie. Grâce à lui, Jésus reste réellement, mystérieusement présent parmi nous dans son humanité, partout où nous le souhaitons. Grâce à lui, le culte qu'Il a rendu à son Père sur terre durant les années de sa vie, et qu'Il rend maintenant au ciel, ce même culte continue d'être rendu par nous et par Lui dans ce monde, si nous le voulons, au cours des âges, et, partout, sans aucune restriction de principe. Bien que la vie et la mort du Christ ne se soient produits qu'en un point du globe, en un moment du temps, ces événements capitaux pour le destin de l'humanité peuvent ainsi retentir à travers elle tout entière. Sans doute ont-ils encore des manières plus invisibles de pénétrer dans les époques et dans les pays que, apparemment, ils ne semblent pas toucher ; mais nous n'insistons pas sur cette délicate question.

Le principe de tout le système sacramentaire est l'emploi de la nature corporelle pour la collation de la vie surnaturelle et de la grâce. Il n'est qu'une extension de l'Incarnation, où la nature humaine et corporelle du Christ est instrument efficace de grâce. Par ses paroles et ses gestes, selon les intentions qu'Il y mettait et les symboles qu'Il utilisait pour les traduire, Jésus pouvait, de son vivant, communiquer sa vie divine. Cette manière était très adaptée à notre condition. Il a pu établir ainsi certains gestes, certaines paroles, et déléguer à certains hommes le pouvoir de communiquer aussi la grâce par leur moyen. Avec les sacrements, le sacerdoce et son ministère sont constitués.

Sans doute y a-t-il là des rites, mais essentiellement différents de la magie. Dans le sacrement, l'efficacité réelle du rite lui vient de la volonté divine ainsi que de la dignité qu'il reçoit du Christ. Contrairement à l'effet du rite magique en général, son effet n'est pas indépendant de la préparation morale du sujet qui s'y soumet ni de ses dispositions intérieures. Pour tous ces motifs, il se rattache à la religion et produit des effets surnaturels invisibles.

Il serait cependant illégitime de tirer de ces rites et de leur côté matériel une objection contre une véritable religion de l'esprit, car

ils sont adaptés à la vie intérieure d'un esprit incarné. Nous avons suffisamment montré, dans le signe de conscience et dans le geste, comment le mouvement permet à notre pensée de constituer son intériorité pour avoir le droit de conclure que ce qui caractérise notre vie humaine se retrouve normalement dans notre vie surnaturelle. Dans le Christ Lui-même, l'usage des gestes et des signes n'empêchait pas la vie intérieure divine. Ce même usage, tel qu'il a été institué par Lui, permet donc à la nôtre de se développer.

Il est ici des faits très remarquables dans l'histoire religieuse de l'humanité. Puisque l'homme doit à Dieu son hommage, cet hommage dans notre état actuel ne peut être conscient et réfléchi en nous qu'en s'extériorisant au dehors par quelque attitude du corps, c'est-à-dire par un rite, une cérémonie par lesquels nous nous offrons à Dieu. Il n'y a pas de religion intérieure de l'esprit sans que le corps y ait un rôle. Mais l'homme doit s'offrir à Dieu autant qu'il en dépend, c'est-à-dire entièrement. Il doit « se rendre » à Dieu dans tout son être, lui donner toute cette vie qu'il tient de Lui. Dans sa situation actuelle, il doit encore demander pardon pour ses fautes et les réparer. Que signifie cette expression : offrir à Dieu sa vie?

Elle ne peut vouloir dire « anéantir » cette vie au sens de la détruire, de s'immoler et de se tuer soi-même devant Dieu. Le motif très simple en est que, en procédant ainsi, nous mettrions un terme à nos devoirs envers Lui et ne pourrions plus ultérieurement Lui rendre notre culte. De plus, ayant reçu de Lui notre existence, nous ne pouvons en disposer à notre gré, en nous soustrayant à notre tâche; d'autant plus que, en nous l'enlevant, nous paraîtrions ne pas attacher de valeur à ce don! C'est pourquoi l'humanité s'y est prise autrement.

Si nous considérons, dans les diverses religions d'origine humaine, leur meilleure et leur plus essentielle inspiration, abstraction faite de toutes les déviations grossières, nous voyons l'homme prendre les biens de la terre desquels il se sert pour entretenir la vie, les fruits, les récoltes et les animaux, pour les soustraire à son usage, les réserver à celui de Dieu, puis, les Lui offrir. Ces aliments de sa vie, l'homme juge qu'ils sont sa vie, et que, en les présentant, il présente sa vie et s'offre lui-même.

Sa démarche ne s'arrête point là, mais se poursuit d'une manière, peut-être encore plus étonnante. Après l'offrande à Dieu de ses aliments, l'homme conçoit un repas sacré où il mange sa part. Non pas qu'il songe ainsi à reprendre ce qu'il a tout d'abord donné. Mais il croit que Dieu l'invite à sa table, après lui avoir pardonné ses fautes, pour partager son festin. Il met ainsi en commun sa vie avec la nôtre. Ne faisons-nous pas de même entre nous dans nos rapports? Les repas sont un moyen de mettre en commun nos vies : celle du corps, en nous nourrissant des mêmes mets, celle des esprits en échangeant les pensées par la conversation. Ce cérémonial est très net dans l'Ancien Testament mais nous ne nous y attardons point.

Force est d'avouer que, du côté de l'homme, la liturgie religieuse est bien conçue. Elle répond à notre nature et rend à Dieu l'honneur aussi parfaitement qu'il nous est possible, à condition d'être accompagnée d'une religion intérieure sincère. Elle pose néanmoins une question capitale : quelle sera la réponse de Dieu aux avances de l'homme? Qu'un souverain reçoive en hommage de ses sujets une portion de leurs biens ou revenus, cela s'entend, puisqu'il est leur semblable et doit, comme eux, subsister, subvenir à ses besoins. Mais Dieu est bien au-dessus de telles préoccupations! Qu'a-t-il à faire de nos cadeaux? Quel plaisir trouvera-t-Il à tout notre ravitaillement? En conséquence, quel accueil réservera-t-il à la religion intérieure dont ils sont le signe? Quelle sera finalement sa faveur à notre égard?

Une autre intention secrète demeure encore plus dans l'incertitude. Le sens profond de l'alimentation matérielle et des préoccupations qu'elle procure légitimement à notre esprit, c'est de ne pas périr de faim; c'est d'écarter la mort de notre corps. Ce n'est rien moins que le désir de son immortalité; l'âme immortelle voudrait le vivifier toujours. Cette même ambition se reconnaît dans tout ce qui se rattache au service de santé. Elle va même particulièrement loin dans le culte. En effet ces aliments qui nous soutiennent ne peuvent jamais que reculer plus ou moins la mort, mais nullement la repousser définitivement. Puisqu'ils sont périssables et se corrompent, quelle vie autre que périssable peuvent-ils apporter? Pour obvier à ce défaut, l'homme peut les offrir à Dieu, puis estimer que ce dernier l'invite à sa table pour l'en rassasier et lui transmettre par là sa propre vie qui vaincra cette mort? Mais qu'y a-t-il là d'autre qu'un rêve incapable de se réaliser? Qui nous dit que Dieu se comporte comme nous L'imaginons, qu'Il nous invite à sa table et nous donne sa vie éternelle? Une religion, dont nous avons nous-mêmes l'initiative, laisse en suspens toutes ces interrogations! Mais le Christ s'est chargé de lever notre ignorance.

Dans le dernier repas qu'Il partagea avec les siens, Jésus prit les dispositions qui devaient nous permettre d'unir sur terre notre religion à la sienne, et de rendre à Dieu un hommage qu'Il agrée. Il changea du pain et du vin en son corps et en son sang, en disant à ses apôtres : Prenez, mangez et buvez; faites ceci en mémoire de moi toutes les fois que vous le ferez. A leurs successeurs comme à eux, Il donnait le pouvoir de consacrer le pain et le vin à son corps et à son sang. L'Eucharistie était instituée et, avec elle, le culte chrétien. C'est une matière pour notre réflexion.

Pour accomplir cette merveille et ce « mystère de foi », le Christ n'a pas choisi le blé ni le raisin, ces fruits bruts de la culture et du sol, mais ces mêmes produits élaborés par notre travail et notre technique, cuits, assaisonnés, pressurés pour notre alimentation. L'Ecri-

ture ne nous a-t-elle pas avertis? « Dans la sueur de ton front, tu te nourriras de pain ». Or, ce résultat de notre labeur est ressaisi par l'Homme-Dieu. Lorsque sa parole ou celle de ses prêtres le transsubstantie en sa chair et en son sang, cette nourriture matérielle devient la nourriture spirituelle de notre âme. Elle qui, de soi, entretient pour quelque temps une vie périssable, devient l'aliment qui nourrit d'une vie divine tout en gardant ses apparences corruptibles. Le pain de notre peine et de nos sueurs est le pain qui sauve de la mort. Gagner notre vie, disons-nous, au sens de gagner de quoi acheter le pain du boulanger. Mais cela signifie désormais autre chose de plus décisif : recevoir en nourriture ce pain que, pour l'Eglise, prépare le boulanger, mais que cette Eglise consacre au corps du Christ, pour qu'il porte en lui une vie que la mort n'atteint pas. Cette fois, la vie est définitivement gagnée. La condamnation au travail qu'avait entraînée le premier péché, se mue en une parole de bénédiction. Châtiment de la faute, ce travail en est devenu l'expiation, le pardon, lorsque, par la miséricorde de Dieu, son produit est fait, dans l'Eucharistie, notre Rédempteur, sans perdre ses apparences ouvrières. Le Christ est là toujours ouvrier comme il le fut trente années de sa vie, mais Il est, en même temps, victime et prêtre de notre religion; Il est offert et s'offre, réunissant en Lui les deux traits caractéristiques de notre condition : le travail et le loisir. Il consacre le travail en montrant sa vraie portée.

Parce qu'il ne nous suffit pas, pour être des hommes, de manger, de boire et de dormir, ni de soutenir notre corps avec les fruits bruts du sol, le travail est notre sort. Par la culture et ses techniques, œuvres de notre raison, nous subvenons plus efficacement à nos besoins, en améliorant la production de façon que nous puissions veiller aux intérêts de notre esprit, à sa culture intellectuelle, esthétique, morale et, surtout, religieuse. L'humanité s'élève du travail au loisir, d'une activité matérielle et servile à une activité libérale et spirituelle d'autant plus parfaite qu'elle est présentation à Dieu dont nous nous savons connus, aimés, pour Le connaître et L'aimer généreusement. En naissant et en restant ouvrier presque tout le temps, puis en réservant ses trois dernières années à l'éducation spirituelle de ses compatriotes afin de les affranchir des ambitions exclusivement terrestres et de leur apprendre la vraie liberté spirituelle, Jésus nous a enseigné ce que doit être notre ascension intérieure par toute notre personne et par toutes nos activités. Il nous l'enseigne encore dans l'Eucharistie et nous permet de la réaliser, sans nous cacher ce qu'elle coûte car Il est là sous le symbole de sa mort et de sa passion. Tout le tragique et le sublime de son destin est représenté là. Mais, pour n'y être pas visible, sa gloire n'en est pas absente. Celui qui s'y offre et que nous offrons n'est pas seulement la victime du Calvaire, c'est le ressuscité du tombeau, le triomphateur de l'Ascension qui rentre chez son Père.

C'est le Christ immolé pour maintenir les droits de Dieu, mais accepté, accueilli, reconnu par ce Dieu. C'est le Christ qui se présente à son Père dans le ciel. Ce qu'Il fait dans l'éternité, Il le fait grâce à nous et nous le faisons grâce à Lui dans le temps, de sorte que, en priant par Lui, nous sommes d'autant plus sûrs d'être exaucés que nous demandons ce qui, déjà, nous a été accordé. Comme, en L'offrant, nous rendons simplement à Dieu ce qu'Il nous a donné, nous sommes également certains de lui rendre un hommage qui Lui soit agréable. Quelles que soient nos fatigues et nos traverses, nous continuons, grâce à l'Eucharistie, ce que le Christ a fait ici-bas et ce qu'Il fait encore au ciel. La religion de la terre et la religion du ciel ne sont qu'une même religion. Dans notre travail, nous avons part au loisir éternel de Dieu.

Que l'homme veille donc dans la foi aux besoins de son corps! Avec le Christ, il s'en affranchit, pour assurer l'épanouissement du véritable agir surnaturel en lui. Il se rachète de toute servitude dans le repos et la liberté de Dieu. Telle est la valeur chrétienne du travail et le loisir où il s'achève. Par lui, le Christ habite parmi nous mais toujours comme un Dieu caché, puisque non seulement sa divinité, mais même son humanité ne paraissent pas. Sans quitter le ciel, Il passe ses loisirs avec nous, pour que son Père reçoive en cet univers notre adoration. Il a daigné, pour ce but, réquisitionner notre travail, en avoir besoin. De notre côté, unis à Lui, nous rendons à Dieu l'honneur parfait, qu'Il agrée. Nos loisirs ont là leur occupation dernière et notre labeur « sa consécration ». Les loisirs de l'homme et les loisirs du Christ constituent dans la Messe la religion mondiale, l'acte sanctificateur par excellence. Quoi de plus naturel que, pour en rehausser l'éclat, tous les arts prêtent leurs ressources! Arts du vêtement, de l'orfèvrerie, du spectacle et de la liturgie, architecture et musique, peinture et sculpture, tous prennent ici rendez-vous afin que le culte consomme toute la culture. Aucun effort n'est de trop « pour que s'accomplisse, jusque sur notre planète réfractaire, la fonction essentielle de l'univers qui est une machine à faire des dieux [28] ».

André Marc, S. J.
professeur à l'Institut catholique de Paris.

28. Henri Bergson, *Les Deux Sources de la Morale et de la Religion*, 1932, p. 343.